

Comptoir littéraire



www.comptoirlitteraire.com

présente

**“L'or
ou *La merveilleuse histoire du général
Johann August Suter*”**

(1925)

**roman de 110 pages
de
BLAISE CENDRARS**



Résumé

Le 6 mai 1834, «la journée venait de finir» lorsque les habitants du petit village de Rünenberg, près de Bâle, en Suisse, virent un «étranger pénétrer chez le syndic». «C'était un homme grand, maigre, au visage prématurément flétrí. D'étranges cheveux d'un jaune filasse sortaient de dessous un chapeau à boucle d'argent. Ses souliers étaient cloutés. Il avait une grosse épine à la main.» Celui qui s'appelait Johann August Suter, qui était le petit-fils du fondateur d'une dynastie de papetiers, et qui faisait face à des dettes qu'il ne pouvait rembourser, ressortit presque aussitôt du bureau, et disparut sur la route qui menait au chef-lieu du canton. À 31 ans, il «venait d'abandonner sa femme et ses quatre enfants.» Il «traversa la frontière suisse». Alors que la faim le tenaillait, il n'avait plus un «thaler» en poche ; mais, ayant trouvé des compagnons de route, «il en dévalise deux ou trois». Cependant, à Paris, il est «de nouveau sans le sou». «Il présente une fausse lettre de crédit», et, «après avoir empoché la somme», il gagne Le Havre, et embarque à bord de "L'Espérance" pour New York. «Au pays, on n'entend plus parler de lui et sa femme reste quatorze ans sans avoir de nouvelles».

À peine arrivé à New York, il se fait embaucher par Hagelstroem, «l'inventeur des allumettes suédoises» chez qui il est successivement garçon livreur, empaqueteur et comptable. Puis «il s'enfonce de plus en plus dans la ville», exerce quantité de métiers, «ouvre un mastroquet [débit de boisson] dans un faubourg», et se «tient au courant de la progression des lentes caravanes de chariots dans les grandes plaines herbeuses du Middle-West».

Deux ans plus tard, il «part pour Saint-Louis, capitale du Missouri». Il y «achète des terres et s'établit fermier», ouvre sa maison aux voyageurs de retour de «l'Ouest», qui disent qu'il y a «des récits d'Indiens qui parlent d'un pays enchanté, de villes d'or, de femmes qui n'ont qu'un sein. Même les trappeurs qui descendant du nord avec leur chargement de fourrures ont entendu parler sous leur haute latitude de ces pays merveilleux de l'ouest où, disent-ils, les fruits sont d'or et d'argent.» Suter «a une illumination» : il faut partir vers l'Ouest, au-delà de «la prairie. La patrie des innombrables tribus Peaux-Rouges», «au-delà des montagnes Rocheuses», en Californie, un pays d'une richesse incroyable qui n'attire encore l'attention de personne.

En 1838, il passe trois mois à Fort Independence, avant de s'engager sur la piste qui «s'étend sur des milliers de lieues», qui «franchit les montagnes Rocheuses» à «l'Even-Pass», «le sommet de la muraille qui sépare les États-Unis des territoires de l'Ouest», au-delà duquel «il n'y a plus de sentier», tandis que «les Peaux-Rouges sont sur les sentiers de la guerre». Au cours de ce long et dangereux voyage, tous ses compagnons meurent.

Il arrive au Fort Vancouver où il apprend que «le voyage par terre est impossible. Les Indiens Apaches sont en pleine ébullition». Pour aller en Californie, il s'embarque sur le "Columbia" à destination des «îles Sandwich» [Hawaï].

Arrivé à Honolulu, il a «l'idée d'employer dans ses plantations futures la main-d'œuvre canaque», et fonde, avec des associés, «la Suter's Pacific Trade Co». Puis il s'embarque sur une goélette russe qui va à Sitka, en Alaska ; puis sur une autre allant vers le sud. Il parvient ainsi enfin à San Francisco, le 1^{er} janvier 1839.

Or la Californie, qui «formait une provinces de la République de Mexico», avait été gérée par des congrégations religieuses jusqu'au moment où, en 1832, le gouvernement déclara leurs biens propriétés de l'État, ce qui avait causé un déclin. «C'est en ce moment que Suter débarque».

Après avoir vu la vallée de Sacramento, «il se présente au gouverneur Alvarado», lui déclare vouloir y établir «un ranch» qu'il allait appeler "La nouvelle Helvétie" ; comme il se fait naturaliser mexicain, on lui accorde «une première concession de dix ans», sur un territoire énorme et prospère où, avec jusqu'à 1 000 employés (Indiens et Blancs), sont incroyablement productifs l'élevage («4.000 bœufs, 1.200 vaches, 1.500 chevaux et mulots, 12.000 moutons») et l'agriculture («les moissons rapportent du 530%»). Si les Indiens constituent son «plus gros souci» car ils «voyagent son établissement d'un mauvais œil», il «réalise son plan méthodiquement», atteignant ainsi la prospérité, se voyant «accrédité auprès des plus importantes maisons de banques des États-Unis et de la Grande-

Bretagne», parvenant à se maintenir bien que «les révoltes se succèdent», et qu'a lieu «la guerre avec le Mexique et la rétrocession aux États-Unis du Texas et de la Californie». De ce fait, «une nouvelle ère commence / Johann August Suter va enfin pouvoir jouir et se réjouir de ses richesses.» Il fait venir des pieds de vigne d'Europe, songe à faire venir aussi sa famille, se laisse aller au repos, à la paix intérieure, à la rêverie. Il rappelle sa famille auprès de lui.

Or, en janvier 1848, «un simple coup de pioche» est donné par Mr. Marshall, le charpentier qui construisait une nouvelle scierie ; et il découvre «une espèce de métal jaunâtre» que Suter traite «à l'eau régale» [un acide] pour pouvoir affirmer que c'est «de l'or pur». Aussitôt, «les ouvriers commencent à se sauver» ; les «moulins» s'arrêtent, et, raconta Suter, «des quantités de gens sans aveu s'abattirent sur nous. [...] Si j'avais pu suivre mes plans jusqu'au bout, j'aurais été en très peu de temps l'homme le plus riche du monde : la découverte de l'or m'a ruiné.»

En effet, «à la nouvelle de ces gisements prodigieux, l'esprit d'entreprise des Yankees entra en ébullition», et, en moins de dix ans, San Francisco devint «une des plus grandes capitales du monde». Après s'être révolté, Suter baissa les bras, et se retira «dans son Ermitage», assistant, impassible, «à la prise en possession et au partage de ses terres», car «un nouveau cadastre s'enregistre». Et, comme en 1850, la Californie devient un des États-Unis, «commence une série de procès prodigieux, coûteux, inutiles».

«On ignore encore à Bâle la découverte des mines d'or». À la suite de la réception d'une lettre de son mari datée de fin décembre 1847, Anna Suter décide d'aller le rejoindre, accompagnée de sa famille. Plus elle approche de la Californie, plus elle entend parler de l'or, mais sans savoir qu'il avait été trouvé sur la propriété de son mari. Arrivée épuisée, elle meurt dans ses bras !

«Le Père Gabriel, le protecteur des Indiens», incite Suter à réagir, lui disant : «Capitaine, un pan de l'histoire du monde s'est abattu sur tes épaules mais tu es toujours debout sur les ruines de ta puissance. Relève la tête, regarde autour de toi.» Ainsi ragaillardi, «il s'est remis à l'ouvrage, pour ses enfants», construisant deux fermes pour ses cadets, envoyant l'aîné, Émile, étudier le droit à l'Est. Ensuite, «il se plonge dans la lecture de l'"Apocalypse"», sombre alors dans une sorte de folie à demi mystique.

Mais, se reprenant encore, il entame un retentissant procès, poursuivant «17 221 particuliers qui se sont installés dans ses plantations», réclamant «25 millions de dollars au gouvernement de l'État de Californie» «et une indemnité de 50 millions de dollars au gouvernement de Washington», Émile s'occupant «exclusivement de cette monstrueuse affaire», attaquant en justice les villes qui avaient poussé sur les terres de son père. Mais elles se défendent, et se produit «un nouveau rush», celui des avocats, des juristes.

Quatre années se passent. Les habitants du pays, terrorisés à l'idée de tout perdre, incendent les bureaux d'Émile, et les pièces du procès sont détruites.

Le 9 septembre 1854, on célèbre «le quatrième anniversaire de l'entrée de la Californie dans l'Union». La foule, enthousiaste, fête «le vieux pionnier», celui à qui elle doit tout, et le nomme général.

Le 15 mars 1855, «le juge Thompson, le plus haut magistrat de Californie, rend sa sentence dans l'affaire Suter», et lui donne raison. Mais il faut obtenir confirmation de la Haute cour fédérale. Les habitants, furieux, incendent l'Ermitage.

Un fils de Suter, Victor, repart en Europe ; un autre, Arthur, est tué en défendant sa ferme, et Émile se suicide. Seule, la fille de Suter, Mina, recueillie par le juge Thompson, semble n'avoir pas trop souffert ; mais elle épouse un dentiste, et abandonne son père.

Réclamant toujours justice, Suter se rend à Washington où, au cours des années, il est, par les fonctionnaires, renvoyé d'un bureau à l'autre. Il se fait escroquer son dernier avoir par des avocats véreux. Il est la risée des enfants dans la rue. En 1873, sombrant dans une sorte de folie à demi mystique, croyant revivre l'Apocalypse, il entre dans la secte des "Herrenhütter" à laquelle il fait «don de toute sa fortune éventuelle et de ses possessions californiennes».

Fin janvier 1880, le dossier est rouvert, et Suter est «convoqué au Palais du Congrès». Assis sur les marches, il attend ; tout à coup, sept gamins des rues lui sautent au cou en criant : «Tu as gagné, Général, le Congrès te donne cent millions de dollars» ! il se redresse et les remercie, alors que «le Congrès n'avait même pas siégé ce jour-là», le 17 juin 1880, où il meurt «à trois heures de l'après-

midi». Ses descendants «ont abandonné l’Affaire. / Sa succession reste ouverte. [...] Qui veut de l’or?».

Commentaire

À Paris, au cours de l’hiver 1911, Freddy Sauser, le futur Cendrars, s’était lié d’amitié avec un compatriote, le sculpteur August Suter, et entretint ensuite une correspondance avec lui. Au cours de l’été 1912, August Suter lui envoya un petit livre : l’histoire de son grand-père, Johann August Suter. Dans une lettre datée du 31 août, Freddy le remercia : «*Quel grand destin a été celui de votre grand-père ! Un homme ruiné par la découverte de l’or ! Magnifique ! Magnifique ! Magnifique !*» Il n’oublia pas ce personnage qu’il évoqua dans son poème de 1914, “Le Panama ou les aventures de mes sept oncles”, disant de l’un d’eux : «*C'est là que tu lisais l'histoire du général Suter qui a conquis la Californie aux États-Unis / Et qui, milliardaire, a été ruiné par la découverte des mines d'or sur ses terres*». En 1915, au bout d’un an passé dans les tranchées, il écrivit à Suter : «*Il n'y a plus que des choses comme les aventures du général Suter qui m'intéressent encore, et non pas sa vie, mais les sursauts intimes de sa conscience. J'y pense souvent.*» En 1916, la guerre étant finie pour lui qui vint se reposer à Cannes après la deuxième opération nécessitée par l’amputation de son bras, il demanda à Suter de lui procurer une documentation sur son aïeul, car il voulait en faire un roman qui connut cependant de quatorze ans d’incubation, avant d’être sérieusement repris en 1924 alors qu’il se trouvait au Brésil, en particulier quand il séjourna à la «fazenda» du “Morro Azul”.

D’ailleurs, cette présence au Brésil explique qu’il ait pu introduire parfois dans son récit de l’aventure californienne des références discrètes au Brésil, comme des plans hors contexte insérés lors du montage d’un film ; ainsi, on y voit que Suter apprend plusieurs langues dont le portugais, qu’il boit de la «caninha» [un alcool du Brésil] ; au chapitre 13, «*un lascar*», un personnage secondaire intercalé, «*raconte : Je n'ai jamais vu nulle part la population de couleur se revêtir d'une façon aussi recherchée qu'au Para. Les négresses et les mulâtres se font des échafaudages d'une grande dimension, en se plantant des grands peignes d'écaille dans leur laine frisée, et des fleurs et des plumes. Elles portent toutes des robes décolletées à longue traîne et toujours de couleurs brillantes. Dans ce pays, c'est toujours fête.*» Ce qu’entend Suter de la bouche d’un compagnon de route est en fait un extrait du récit de F. Biard, “Deux années au Brésil” reproduit avec exactitude.

Dans “*Le lotissement du ciel*”, il allait raconter : «*J'ai fait chez le Dr Oswaldo Padroso un stage d'apprentissage, l'apprentissage de mon métier de romancier, car c'est au retour de ce premier voyage dans la province de São-Paulo que j'ai publié "L'Or" chez Grasset, un livre auquel je pensais depuis plus de dix ans, un manuscrit quasi abandonné et auquel je ne travaillais que par intermittence, une histoire merveilleuse que je me mis tout à coup à élaguer et à dépouiller pour en faire une histoire vraie.*» Il le définissait plus loin comme un «*écrit linéaire exactement le contraire du mode d'écriture polymère ou polymorphe*».

Dans “*Pro domo*”, il assura avoir rédigé le livre «en six semaines».

En 1952, dans ses entretiens avec Michel Manoll (“*Blaise Cendrars vous parle*”), il confia : «*J'ai écrit "L'or" sans fouiller dans les archives américaines et c'est pourquoi j'ai sous-titré mon récit "La merveilleuse histoire du général Johann August Suter". Si j'avais fait un plongeon dans les archives de Washington [...] j'aurais fait un livre moins synthétique, beaucoup plus historique.*» Par ces propos, il justifia clairement la présence de l’adjectif «merveilleux» dans son sous-titre : la «*merveilleuse histoire*» n’est pas l’histoire tout court. En 1927, répondant aux attaques d’États-uniens contre son livre, il écrivait déjà : «*Le mot "merveilleux" indique que je n'ai jamais eu l'intention d'écrire la biographie officielle, historique et détaillée du général Johann August Sutter. / J'ai fait œuvre d'artiste et non pas d'historien, un livre synthétique et non pas analytique, une multiplication et non pas une addition, un portrait vivant du général et non pas le déshabillage d'une momie. / Une œuvre de fiction. / Un roman. / C'était mon droit le plus absolu. Ma seule raison d'être un écrivain.*» Il ajouta : «*La vérité historique coupe les ailes du romancier, ou ses ficelles, et détrague ses effets.*» Il considérait qu'il était libre d’arranger à sa façon les éléments biographiques, d’en rejeter certains, d’écrire des «Vies

romancées». Remarquons que, d'ailleurs, il orthographia le nom de son personnage «*Suter*» et non «*Sutter*».

Dans ce roman qu'il construisit avec une grande rigueur, qui est solidement charpenté (17 chapitres, eux-mêmes divisés en 74 séquences), il maintint une nette volonté de neutralité, n'intervenant pas dans le limpide récit de la vie de son héros d'épopée, n'y plaçant pas d'élément décoratif (même si, en des pages pleines de vie et de couleur, il dressa tout un tableau des États-Unis à l'époque de la conquête de l'Ouest), maintenant une concision, un dépouillement de l'écriture qui ne laissent subsister que le pur schéma de l'action (progression dramatique, découpage cinématographique, rythme syncopé d'un jazz fiévreux), employant constamment le présent de l'indicatif, temps qui impose la présence brute et immédiate (dans "*Le lotissement du ciel*", il signala que «*le présent de l'indicatif*» est «*celui des cinq odes du verbe qui exprime l'état, l'existence ou l'action d'une manière certaine, positive, absolue*»). Le don de la narration qu'avait ce romancier prodigieux lui permit de mener magnifiquement l'intrigue, en maîtrisant le suspense ; ainsi, il annonça : «*Comme on le verra par la suite, il eût mieux valu pour Johann August Suter, alors au faîte de la réussite, de la richesse et de la grandeur, que ce chariot n'arrive pas, qu'il coulât à pic au fond d'une rivière, qu'il s'embourbât à jamais dans une fondrière, qu'il versât dans un précipice de la montagne ou que ses nombreux attelages de bœufs soient décimés par une épidémie.*»

Surtout, il définit sévèrement Suter : «*Banqueroutier, fuyard, rôdeur, vagabond, voleur, escroc*». Dans un premier temps, tout s'articule autour de lui, à tel point qu'aucun des personnages secondaires ne connaît de développement propre à le situer autrement que par rapport à lui. Avant la découverte de l'or, toutes ses actions ont une fonction bien précise par rapport au but qu'il s'est fixé, et il soumet tout son environnement. Au contraire, après cette découverte hasardeuse, à l'origine de la plus grande ruée vers l'or de l'Histoire, qui marqua la naissance du «rêve californien», si son attitude demeure notre point de mire, c'est l'environnement qui impose sa loi, et sa rébellion ne fait que confirmer cet état. C'est que, autour du personnage central, Cendrars construisit un ensemble, une réalité (une époque, des conditions sociales) dont la fonction n'est pas tant d'ancre le récit que de lui permettre de guider son itinéraire psychologique, afin de nous faire suivre pas à pas son cheminement spirituel. C'est ainsi que nous assistons d'abord à l'accomplissement farouche d'une volonté de réussir qui ne s'embarrasse pas d'affectivité (abandon de sa femme, déshonneur de sa famille, aucune amitié connue) ni ne se permet le moindre détour ou la moindre halte irraisonnée. Au contraire, lorsque l'or apparaît, cette belle volonté s'effondre devant une réalité qui se venge d'avoir été soumise. Et Suter, de surhomme, redevient simplement un homme comme les autres, ce que Cendrars, faisant preuve d'une perspicace observation humaine, souligne en esquissant quelques personnages secondaires auxquels il s'attache (sa famille, son avoué), qui tentent de l'aider (le juge) et puis, tout simplement, le traitent en jouet.

Cependant, cette aventure fabuleuse, cette vie légendaire, garde son pouvoir de fascination par cette apothéose suivie d'une chute, ce triomphe suivi de cette déconvenue finale. On a d'ailleurs là la courbe que suivent à peu près tous les héros de Cendrars, qui vont de la richesse au plus grand dénuement, de la possession des biens matériels à la conquête des valeurs spirituelles et mystiques.

Touche finale, Cendrars se permit une morale ("*Dix-septième chapitre*"), et proposa l'or à ceux qui n'auraient pas compris qu'il n'est pas au centre du récit, qu'il n'est qu'une sorte de «*deus ex machina*» qui permet le paradoxe du milliardaire ruiné. «*L'or*» est un roman qui donne la leçon que, si l'on vole un rêve pour le remplacer par des pépites, fussent-elles d'or, il n'en ressortirait rien de bon ; il illustre le conflit entre l'aspiration à un idéal et la nécessité d'accumuler des biens matériels pour survivre dans une société où la loi de la jungle s'est substituée aux valeurs morales : la civilisation états-unienne issue de la ruée vers l'or en est le symbole !

L'entreprise de l'aventurier étant une manifestation caractéristique de l'impérialisme et du capitalisme, il est puni par sa ruine puis par sa folie qui illustrent l'égoïsme qu'encourage la société capitaliste ; le déchaînement des individus qui s'entretuent à la vue de l'or, le retour au chaos sont le châtiment d'une politique où le libéralisme économique, le droit à l'appropriation sauvage des terres investies par les pionniers ont pris le pas sur la vraie liberté. Cendrars analysa très bien l'immoralité de la volonté nietzschéenne du surhomme, les conséquences d'une société à vocation purement matérialiste où la

soif de l'avoir détruit l'être : l'or devient l'image allégorique d'un fléau envoyé par Dieu pour punir la perversion que l'être humain a fait subir aux forces vitales qui étaient en lui.

Dans une note du "Lotissement du ciel", Cendrars indiqua : «*L'or est maudit / La Toison d'Or. Le Pacifique est la mer intérieure des Argonautes modernes. Quelle pouvait bien être la politique personnelle de Jason qui se voile dans sa légende et dont la trame donna naissance à toute une mythologie et à des traditions poétiques de Platon à l'Atlantide, de Christophe Colomb au Nouveau Monde, de Cortez au palais de Montézouma (Thalassa ! "La mer ! La mer ! devait s'écrier en 1513 Vasco Nuñez de Balboa en découvrant les eaux du Pacifique et en poussant son cheval écumant dans la mer...), de Morgan, le pirate, au sac de Lima et à l'enfouissement d'un inestimable trésor dans l'île des Cocos (on retrouve la même épopée de l'or maudit dans les traditions de l'Inde, de la Chine ancienne, des Bantous au cœur de l'Afrique noire), s'agit-il réellement de politique pure et non pas de sang, de voluptés et d'aventures, bref., de Vie, de Mort, de la passion des Hommes?... / La politique et ses mobiles, le nom des héros, des conquérants et des victimes, les cultures, les civilisations, tout s'effondre, s'efface, les monuments se tassent, les patries et les peuples sont oubliés, seule dure la Poésie comme le souvenir intermittent et quasi inconscient d'un rêve d'enfance : la définition de l'humanité, l'homme RÉEL se tassent, les patries et les peuples sont oubliés, seule dure la Poésie comme le souvenir intermittent et quasi inconscient d'un rêve d'enfance : la définition de l'humanité, l'homme RÉEL.*»

Cendrars avait d'abord intitulé son roman "*La merveilleuse histoire du Général Johann August Suter*". Mais l'éditeur trouva ce titre trop long, lui demanda d'en faire un sous-titre, et de trouver quelque chose de plus laconique. C'est alors qu'il lui vint ce titre de trois lettres : "L'or".

Le roman eut un succès immédiat qui assit définitivement la réputation de Cendrars, qui, poète aspirant à être reconnu comme un romancier, avait tenté ce «coup littéraire», et avait gagné son pari en abdiquant toutefois un peu de la magie poétique.

Joseph Delteil écrivit dans "La nouvelle revue française" : «"L'or" : quel titre, tout un poème ! [...] C'est l'histoire d'une volonté, de la volonté de l'homme, l'un des contes les plus capables d'enorgueillir l'homme. Cendrars l'écrit avec une sécheresse, une froideur incroyables. C'est le style des bilans. [...] J'avoue qu'un peu de poésie ne m'eût pas déplu. [...] Mais quoi ! Cendrars a horreur de la poésie et de la littérature. Et il y a une poésie des faits, la plus belle... Un jour, on écrira : "La vie merveilleuse du général Blaise Cendrars".»

Le même enthousiasme s'exprima dans la revue "Montparnasse" : «Il faut l'admirable santé de Cendrars pour traiter avec tant de puissance et en même temps de naturelle vérité, ce qui aurait pu être grandiloquent et poncif chez un autre. / Cendrars est à la fois un grand primitif et l'Annonciateur des temps nouveaux.»

L'États-unien John Dos Passos nota dans "Orient-Express" : «Récit qui suit la trajectoire la plus rapide et la plus pure que j'aie jamais vue [...] Cendrars a réussi à saisir les rythmes grandioses de l'Amérique d'il y a trois quarts de siècle [...] Dans "L'or", il concentre dans une sorte de fusée volante toute l'absurdité tragique et turbulente de la ruée de 1849.»

Dans "Le lotissement du ciel", Cendrars indiqua encore que l'emploi du présent de l'indicatif «*frappa comme une nouveauté certains très rares écrivains de mes amis, mais simplicité qui déplut au plus grand nombre des hommes de lettres et des critiques littéraires qui eurent à s'occuper de ce petit volume auquel son éditeur ne croyait pas et qui fit je ne sais comment son tour du monde puisque j'en connais aujourd'hui deux douzaines d'éditions différentes en une bonne douzaine de langues et qui s'adressent à toutes les classes de la société puisque ce roman, a paru, en 1927, en feuilleton dans L'Humanité et qu'en Amérique on en a fait une édition en Braille pour les aveugles et dans les écoles de Hollande un livre de lecture française ("Rimbaud à l'école de La Fontaine", disait de son auteur Jacques Bainville dans "L'Action française")».*

En 1926, le roman fut de nouveau publié dans la collection "Le roman populaire".

En 1929, il fut publié en feuilleton dans le quotidien "Le soir" de Bruxelles.

En 1930, de nouvelles éditions parurent aux "Éditions du livre moderne" ; aux "Éditions Henri Jonquières" ; à Amsterdam, une édition scolaire en français pour les Pays-Bas

Traduit (en anglais [en 1926, à New York, sous le titre "Sutter's Gold"], en allemand, en tchèque, en hongrois, en russe [dans une note du "Lotissement du ciel"], Cendrars signala que la traduction a été faite, à son insu, par Victor Serge ; que, «selon les déclarations de Serebrovski, le commissaire du Peuple aux Mines, c'est la lecture de "L'Or" de Blaise Cendrars qui aurait déterminé Staline à industrialiser l'Oural» ; que cela fut confirmé par Kravchenko], en italien, en suédois, en espagnol, en flamand, en serbo-croate), il eut aussi un succès international. Mais sa traduction états-unienne fit naître en Californie des réactions virulentes. De nombreux lecteurs relevèrent des erreurs historiques ; on s'offusqua des modifications apportées par Cendrars à la légende de Sutter ; on lui reprocha d'avoir orthographié le patronyme du héros avec un seul «t» ; un journaliste qualifia le roman d'«ouvrage écœurant et scandaleux» : «C'est peut-être de la bonne fiction [...] Mais pour l'historicité, pour l'authenticité, sa valeur est pire que nulle, car le livre déborde de choquantes falsifications...» (cité par Miriam Cendrars). Il fut demandé que, «en signe de civisme, les libraires renvoient les exemplaires de "Sutter's Gold" à l'éditeur Harper».

C'est aux attaques de ce type que le romancier répondit dans le texte de 1927 déjà cité : «*J'ai fait œuvre d'artiste et non pas d'historien. Manifestement, les Américains ignorent l'existence d'un genre à mi-chemin entre biographie et roman, la biographie romancée*». Avant lui, un certain Thomas Schoonover avait écrit en 1895 la biographie de Sutter, et cela avait été un échec commercial, car il n'avait pas le talent d'écriture nécessaire pour raconter une histoire aussi palpitante et aussi dramatique. Un autre scribe se lança dans l'entreprise, mais en se collant trop aux sources, aux documents, ne parvenant pas à synthétiser, à ramasser, érigeant ainsi un arbre géant dont les branches méritaient d'être élaguées. Cendrars avait procédé à ce raccourcissement, avait voulu faire simple pour toucher large, écrire un conte universel.

Alors qu'il avait annoncé : «*C'est un roman et c'est un film*», "L'or", qui est une sorte de western sans les images, comme effectivement conçu pour le cinéma, y fut adapté deux fois. En 1936, sortit l'assez médiocre "Sutter's gold" hollywoodien réalisé par James Cruze, et pour lequel Cendrars accepta d'adoindre une histoire d'amour afin de satisfaire les bailleurs de fonds du projet. Il fut concurrencé par "Der Kaiser von Kalifornien" (1936) de l'Allemand Luis Trenker, un nazi auquel Cendrars intenta un procès pour plagiat, en faisant valoir que ce film reproduisait plusieurs des «erreurs» qui avaient été reprochées à son roman. Mais la guerre vint interrompre la procédure.

En 1973, "L'or" fut publié dans "Folio" avec une préface de Francis Lacassin titrée "L'aventurier tué par son rêve", où il décrivit avec force détails les conditions de gestation du roman ; s'étendit sur les altérations que volontairement Cendrars avait apportées à la vraie histoire (ainsi, il avait fait mourir Mme Suter en 1849, peu après qu'elle eut rejoint son mari au bout d'un long voyage, alors qu'elle lui survécut).

"L'or" est resté l'œuvre la plus célèbre de Cendrars.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions, en cliquant sur :

andur@videotron.ca

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site en cliquant sur :

www.comptoirlitteraire.com